

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 52 [i.e. 53]

Artikel: Conseil !
Autor: Mallefille, Léonce
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lo monnâi avâi dâi galézès felhiès, qu'étiot dâi bons partis, coumeint bin vo pâodè peinsâ, et lè chalandis ne manquâvont pas; mâ lo vilho ne voliâvè rein dè cé commerce por ora et quand l'oïes-sâi rebenâ la né devèron lo moulin, tracivè frou avoué on grand bougro dè crouïon, qu'étâi on vilho canon dè fusi que servessâi à socliâ lo fû su lo sohi, et tant pi po lè valets que ne ,dècampâvont pas aô pe vito.

Onna né que lo bounami dè iena, dè cliâo lure-nès dévessâi allâ vairè sa mîa, que s'étiot bailli lo mot pè lo for, iô l'aviont fê à la méma fornâ, ye va avoué dou âo trâi dè sè camerâdo, po cein que failâi occupâ lo monnâi po que lo coo pouéssè eintâ. Ye vont, et tandi que lo bounami étâi decoutè la fenêtra dè la gaupa, lè z'autro sè mettont à fèrè le boucan que dévant, que cein baillâ n'alerta âo monnâi, que tracè frou avoué lo crouïon; mâ quand vâo sailli, ion dè cliâo vaureins que tegnâi à la man lo certain croubelion, étâi tot retreint contrè la pierra dè taille dè la porta et à l'avi que lo monnâi cambè frou, rrrâo!... lo gaillâ lâi te fot 'na ramenâie su la teta avoué lo croubelion, que la teta dâo pourro hommo s'einfatè dein lo perte, que sè trovâ avâi quie coumeint n'espèce dè gravata que n'étâi pas din lo cas dè doutâ et que lè bets dè vouzi lâi pécivont lo cou, et tandi que criâvè ein âide, que lè dzeins dâo moulin vegnont avoué dâi serpettès po fèrè lo perte pe grand po poâi raveintâ cé tsancro dè croubelion, lè valets traciront lavi et l'amoeirâo entrâ tot à s'n'ése vai sa grachâosa.



Nous touchons à une époque où la jeunesse joyeuse et folâtre ne rêve que cadeaux et fêtes; où les gens éprouvés par les deuils, les revers de fortune font pour ainsi dire la récapitulation de leurs malheurs et de leurs peines; où nous faisons un retour sur nous-mêmes et constatons la marche des années et les ravages du temps par les cheveux qui blanchissent sur notre tête ou les rides qui s'accroissent et se multiplient sur notre visage, sans qu'on puisse rien faire pour en arrêter les progrès. Rien faire, je dis trop, et je m'en vais rassurer un peu, par les lignes suivantes, les personnes du beau sexe qui tiennent à maintenir la fraîcheur de leur teint et la beauté de leurs traits :

« De toutes les rides, les plus intéressantes, d'après le docteur Ad. Nicolas, sont celles du front. Darwin a soigneusement étudié leur mode de production. Il décrit en détail les effets des pleurs, du rire, de la crainte, de la colère, dont l'expression répétée a pour effet de déterminer la forme, le siège et la direction des rides habituelles.

Il existe cependant des rides caractéristiques. Par exemple, les plis verticaux creusés par l'attention ou plutôt par la préoccupation habituelle chez les travailleurs. Telles sont aussi les rides caractéristiques du chagrin, figurant sur le front, au niveau des sourcils et au-dessus de la racine du nez, une ligne courbe que l'on a comparée à un fer à cheval.

Elles résultent de ce que la douleur plisse le front transversalement, mais dans sa partie médiane seulement, en même temps que les *sourciliers* le plissent verticalement en rapprochant les sourcils. Tel était le front de Galilée et celui de tous les savants persécutés.

La joie, au contraire, épanouit le front, et le rire habituel plisse l'angle externe des yeux, au niveau de la *patte d'oie*, dont la surface reste unie dans l'expression du chagrin. Chez les colères, les plis transversaux deviennent obliques à partir de la racine du nez.

En somme, plus on fronce les sourcils, plus on se laisse aller à des mouvements passionnés, ou a de tristes pensées, et plus on hâte sur le front l'apparition de ces sillons qui ne s'effacent plus. Aussi les personnes enjouées sont-elles moins sujettes que d'autres à ces accidents d'une précoce vieillesse. Presque toujours la gaieté est accompagnée de l'embonpoint, et l'on remarque que les individus gros et gras, se rident tardivement et peu.

Généralement on attribue aux femmes un penchant pour la gourmandise. Ce penchant du beau sexe à quelque chose qui tient de l'instinct, car la gourmandise, il faut bien le dire, est favorable à la beauté.

Il est, en effet, démontré qu'un régime succulent, délicat et soigné repousse longtemps les apparences extérieures de la vieillesse. Il donne aux yeux plus de brillant, à la peau plus de fraîcheur, aux muscles plus de soutien; et, comme il est certain que c'est la dépression des muscles qui cause les rides, il est également vrai de dire que ceux qui savent manger sont comparativement de dix ans plus jeunes que ceux à qui cette science est étrangère.

Si donc on tient à se garantir longtemps des rides, il faut bannir tout chagrin, toute inquiétude, éviter les tristes pensées, les graves réflexions, vivre gaiement et prendre philosophiquement les événements heureux ou malheureux qui nous arrivent.

Les soins minutieux de la toilette, répétés chaque jour et faits avec art, retarderont aussi l'apparition de ces redoutables ennemies de la beauté. Les lotions fréquentes à l'eau froide, seule ou mêlée à quelques gouttes de teinture de benjoin, sont surtout recommandées pour la circonstance.

En résumé, les principes d'hygiène, la régularité de la vie, la tranquillité d'âme, le calme de l'esprit, le moral excellent, le bien-être, etc., sont les meilleurs, les seuls spécifiques pour retarder et affaiblir les redoutables effets du temps.

Malheureusement, la plupart d'entre eux ne se vendent pas au marché et ne sont pas à la portée de tout le monde. N'est pas gai et sans souci qui veut. »



CONSEIL !

Quand l'oiseau remplit la charmille
De chants par l'écho répétés,
Dès l'aube, avec lui, jeune fille,
Chantez !

Avec l'enfant qui jase et joue
 Tout le long du jour, à vos pieds,
 — En lui baisant front, lèvre et joue, —
 Riez !

Le soir — distraite, au doux murmure
 De flots à peine soulevés —
 En vous mirant dans l'onde pure,
 Rêvez !

L'hiver en voyant — par l'orage —
 Les rameaux jusqu'au sol ployés,
 Pour tous ceux qui sont en voyage
 Priez !

Et si l'été vers vous, dans l'ombre,
 Fait bondir les cerfs effarés,
 — Au son du cor plaintif et sombre —
 Pleurez !

Mais, au printemps comme en automne,
 Sous des vents froids ou parfumés,
 — Et que le ciel sourie ou tonne —
 Aimez !

Léonce MALLEFILLE.

Champenois et Champenoises.

II

De leur côté, Quincaret et sa fille rendaient de fréquentes visites à la veuve Renaudin, ensemble ou séparément, avec d'autant plus de laisser-aller que les habitations des deux familles étaient voisines.

Telle était la situation de Françoise vis-à-vis de celui qui avait su toucher son cœur et ne paraissait nullement s'en douter.

Cependant elle avait la certitude qu'il était bon et aimant, qu'il la considérait comme une sœur et ne négligeait aucune occasion de lui être agréable. Maintes fois il avait poussé l'attention jusqu'à lui envoyer par sa mère des petits cadeaux qu'il devait savoir lui faire plaisir.

Franquette, en dépit de sa sagacité, ne comprenait rien à ces contradictions ; c'est ainsi qu'elle les qualifiait. Pendant ce temps-là les mouvements de son cœur menaçaient de grandir jusqu'à des proportions inquiétantes. Elle résolut de mettre un terme à ses incertitudes, dût-elle en souffrir le reste de ses jours. Mais par quels moyens ? Alors sa dignité se dressait devant elle et lui commandait la plus grande réserve.

A force de réfléchir, seule avec elle-même, elle parvint à combiner un plan et attendit l'occasion de le mettre à exécution : l'attente ne fut pas longue.

Un dimanche qu'elle était seule à la maison, son père l'ayant prévenue qu'il allait visiter quelques amis, Paris arriva tout joyeux comme à son ordinaire. En entrant, il échangea, selon l'habitude, une poignée de main avec la jeune fille. Puis il demanda si Quincaret rentrerait bientôt, attendu qu'il venait de la part de sa mère, les inviter l'un et l'autre à venir passer le reste de la journée et souper avec eux.

— Je ne pense pas que mon père tarde longtemps, répondit Françoise.

— Alors je l'attendrai, si tu le veux bien ?

— Volontiers, Paris.

— Je ne te gêne pas ?

— Non, du tout, au contraire.

— Je te remercie... Ah ! ça, dis-moi donc, Franquette, il me semble que tu n'es pas gaie comme de coutume. Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas à ton gré ? Voyons, conte-moi ça, tu sais bien que je t'aime comme un frère et

que s'il dépend de moi...

— Oh ! tu as bien assez d'occupation, mon pauvre Paris, répondit la jeune fille, d'un petit ton sec, il ne te reste guère de temps pour penser aux autres.

— C'est vrai, j'ai beaucoup d'occupations, mais tu dois savoir que je laisserais tout pour te faire plaisir. Donc tu es injuste. A la vérité, je suis plongé dans les chiffres du matin au soir et cela m'absorbe, vois-tu, mais...

— Tu as raison, interrompit Françoise, les chiffres, ça rend bête.

— Merci ! du compliment.

— Oh ! reprit en souriant la jeune fille, je n'entends pas dire que tu sois bête naturellement ; tu as prouvé le contraire, ce sont les chiffres, je m'explique, qui produisent généralement cet effet. Voyez plutôt les astronomes ; ces gens-là emploient les jours et les nuits à chercher des planètes, et ne font aucune attention à ce qui se passe autour d'eux.

— Tu crois ?

— Du moins on l'assure. Au surplus, puisque te voilà et que je ne saurais douter de ton amitié, il faut que je te demande un conseil, mais à toi seul et sous le plus grand secret.

— Compte sur ma discrétion.

— Eh bien ! voici : mon pauvre père, dont la tendresse pour moi est extrême, comme tu sais, mon père se tourmente sans cesse à l'idée de me laisser seule s'il venait à me manquer. J'ai beau le rassurer, il revient à tout moment sur ce chapitre ; jusqu'à présent j'ai toujours refusé de me marier, et je suis décidée à refuser encore. Cependant je ne voudrais pas le chagriner continuellement au risque d'abréger ses jours. Qu'en penses-tu ?

— Dame ! c'est embarrassant.

— Jusqu'à un certain point ; tu sais sans doute que les demandes n'ont pas manqué.

— Ah !...

— Dame ! tu es si occupé ; les chiffres te bouchent les yeux.

— Et que décides-tu ?

— C'est justement là-dessus que je voudrais avoir ton avis. Tu connais tous les jeunes gens du pays.

— C'est vrai, ajouta Paris, et il n'en manque pas.

— Il y a, reprit Françoise, il y a Onézime Truchi, qui se montre le plus empressé de tous. Il appartient à une bonne famille ; il a du bien.

Paris hocha la tête.

(A suivre.)

Théâtre. — Dimanche, 22 décembre, **Une cause célèbre**, drame en 6 actes. — *Les Folies dramatiques*, vaudeville en 5 actes. — On commencera à 7 heures.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Registres, divers, et confection sur commande. — Grand assortiment de papiers à lettres. — Impression de la raison de commerce sur le papier et les enveloppes. — Cartes de visites très soignées et livrées promptement. — Copies de lettres et presses à copier. — Encre japonnaise ; encre Gardot ; encre Mathieu-Plessy. — Cartes à jouer. — sacs d'écoliers. — Buvards. — Serviettes pour étudiants et hommes d'affaires. — Couleurs anglaises, pinceaux et papiers teints pour la peinture des fleurs. — **Agendas et calendriers pour 1879.**

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY